

MARGUERITE

LE RUISSEAU

A quoi rêve ton cœur, petite lavandière ?
Sans être curieux, pourrais-je le savoir ?
Tu ne me chantes plus ta chanson printanière,
Et tes deux bras dormant tombent sur ton battoir.

MARGUERITE

Je rêvais d'un pays où doit passer ta course.

LE RUISSEAU

Est-ce un pays d'amont, sous les boulevaux tremblants
Qui se plaisent à voir au flot pur de ma source
Leur fine chevelure et de longs fuseaux blancs ?

MARGUERITE

Ne cherche pas si loin.

LE RUISSEAU

Tu veux parler sans doute
Du large étang, voilé de juncs et de roseaux,
Où, voyageur aveugle enchevêtrant sa route,
J'eus peine à démêler le fil clair de mes eaux ?

MARGUERITE

Je parle d'une lieue avant la Roselière.

LE RUISSEAU

Serait-ce la vallée où je tourne un moulin,
Où s'éveille, à l'aurore, une blonde meunière
Dont les regards sont bleus comme une fleur de lin

MARGUERITE

Non.—Mais un peu plus bas tu dois connaître une île.
Quand tes eaux font la fourche en embrassant les prés.

LE RUISSEAU

J'y rencontre un hameau suivant mon cours tranquille
Où croît la belle plante aux longs épis pourprés.

MARGUERITE

C'est bien là.

LE RUISSEAU

J'y passais hier dans la soirée :
Autant que j'ai pu voir, on fêtait la St. Jean.
Comme aux jours fériés la foule était parée :
Coiffes de pur linon, souliers bouclés d'argent.

Avant nous leurs mains pour une immense ronde,
Sur la pelouse en fleur les plus jeunes dansaient :
A voir le bon accord de tout cet heureux monde,
Par la joie éclairés, les vœux rajeunissaient.

Adossé gravement aux barres des échelons,
Un soul restait songeur parmi les beaux garçons,
Faisant la sourde oreille au bruit des cornemuses,
Et ne paraissant guère écouter les chansons.

C'est un grand faucheur brun, d'une fière tournure,
Tout bronzé par le halo et brûlé du soleil,
Portant comme les rois sa longue chevelure.....
Son œil était fixé vers le couchant vermeil.

Bien des filles passaient, il n'en voyait aucune
Celle qu'il attendait ce soir-là ne vint pas.

MARGUERITE

Celle qu'il attendait..... est-elle blonde ou brune.

LE RUISSEAU

Penche-toi sur mes eaux, tu la reconnaitras.

ANDRÉ LEMOINE.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne
d'être montré aux hommes,
c'est une âme humaine."
"The one thing worth
showing to mankind is a hu-
man soul."
(BROWNING.)

X
(Suite)

Enfin le grand jour vint, et il s'écoula
presqu'en entier, car ce n'était qu'à son
déclin, à la première heure de nuit, c'est-à-
dire, dans cette saison vers huit heures du
soir, que la cérémonie devait avoir lieu. Le
grand salon était éclairé de toutes les lu-
mières de son lustre de crystal, et on avait
placé au fond de la chambre un autel illu-
miné et orné de fleurs, devant lequel se
tenait debout le bon vieux Placido, atten-
dant ceux qu'il allait unir. Sa longue
barbe blanche et sa robe de capucin for-
maient un singulier contraste avec les
brillantes toilettes dont il était environné,
et l'absence totale de tout aspect religieux
propre aux noces qui se font ainsi au mi-
lieu d'une brillante soirée, et dans un lieu
plutôt destiné aux fêtes du monde qu'à la
célébration d'un rite sacré.

Bientôt parut Don Fabrizio, et conduite
par lui, la pâle et tremblante mariée, vêtue
de blanc et le front ceint d'une couronne
de diamants dont les brillants fleurons
attestaient son nouveau rang. Tous les
yeux se fixèrent sur elle, lorsqu'elle se fut
agenouillée, près de son époux, aux pieds
du vieillard qui l'avait baptisée et qui allait
maintenant bénir son union.

Je me souviens qu'au moment où dont
Placido joignit nos deux mains, les paroles
de Livia me revinrent à la mémoire : *Tu
vas prononcer le plus redoutable serment qu'il
y ait au monde*, et la voix me manqua. Celle
de Lorenzo, au contraire, s'entendit dis-
tinctement et il le prononça avec assu-
rance. Puis don Placido nous adressa

quelques paroles qui firent couler mes lar-
mes, car il parla de celle qui n'était plus
là pour conduire son enfant à l'autel, et ce
cher et déchirant souvenir, dont plus que
jamais, en ce jour, mon cœur était plein,
rappelé, comme il le fut, en émouvantes
paroles, me fit oublier tout le reste, et pen-
dant quelques instants m'absorba toute
entière.....

Je ne sais plus ce qui se passa ensuite
jusqu'au moment où, appuyée sur le bras
de Lorenzo, je descendis le grand escalier
pour me rendre à un palais situé à peu de
distance, qui était sa propriété et sa de-
meure actuelle. La soirée était brillante,
l'air doux et parfumé; je montai dans une
voiture découverte, enveloppée seulement
de mon voile de dentelle. Malgré ma
pâleur, mon costume de mariée m'allait
bien, et les diamants dont j'étais couverte
étincelaient à la lumière des torches que
portaient nos serviteurs. Aussi à ma vue,
un murmure flatteur circula dans la foule,
et lorsque Lorenzo se plaça à mes côtés,
l'air retentit de vivats et d'acclamations
enthousiastes. Nous partîmes enfin aux
cris répétés : *« Evviva i sposi ! Evviva il duca !
Evviva la duchessa !... »*

Nous partîmes, non pas seuls, comme
cela a lieu en d'autres pays, mais, selon
l'usage du nôtre, précédés, accompagnés et
suivis d'une foule de parents et d'amis qui
envahirent ma nouvelle demeure ; et au
moment même où j'y mettais les pieds pour
la première fois, il me fallut les recevoir
tous, les écouter, leur répondre, et faire
enfin, sur l'heure, les honneurs d'un lieu
qui m'était plus étranger qu'à aucun
d'entre eux !

Ce vieux palais avait été jadis d'une
magnificence, mais il était dans l'état déla-
bré où se trouvent ordinairement les de-
meures longtemps inhabitées. Pour ce
jour-là, toutefois, on avait revêtu les murs
de riches draperies, et placé partout une
profusion de fleurs et de lumières. Puis,
au dehors, on apercevait l'éclat d'une
brillante illumination et les sons de la plus
ravissante musique parvenaient du jardin
dans les salons par toutes les fenêtres
ouvertes. En somme, pour cette soirée du
moins, on était parvenu à donner à cette
antique habitation un aspect, non-seule-
ment riant et somptueux, mais réellement
féerique.

S'étonnera-t-on toutefois si, troublée,
émue, saisie, comme je l'étais, l'éblouisse-
ment d'une telle soirée ne fut pas pour
moi exempt d'angoisse ? et si même en
dépit de tout ce qui semblait réuni pour
m'enivrer de joie et d'orgueil, cette scène
trop brillante, trop peu d'accord avec les
émotions solennelles de ce jour, produisit
sur moi un effet tout opposé ? La transi-
tion était, en effet, trop brusque et trop
soudaine. Jusqu'à ce jour, jamais, hormis
une seule fois, je n'avais été dans le monde,
et l'impression attachée pour moi au sou-
venir de cette unique fête était, de toutes
celles de ma vie, la plus terrible et en
même temps la plus profonde. Aussi, au
milieu de cette foule, je n'éprouvai qu'un
pénible serrement de cœur, un embarras
mortel, et un irrésistible désir de m'enfuir
loin d'eux tous, et de Lorenzo lui-même,
dont le regard radieux ne semblait pas me
comprendre, et ne me faisait plus éprouver
la sympathique confiance qu'il avait su
m'inspirer jusque-là. Je cherchais en vain
des yeux ma comatissante Livia : il n'y
avait pas eu, même pour elle, d'exception
à la loi qui interdit la présence des jeunes
filles aux fêtes nuptiales. Mon père,
après m'avoir escortée jusqu'à la porte
de ma nouvelle demeure, s'était retiré,
n'ayant pu vaincre la répugnance que
lui causait le spectacle d'une fête. Mario
n'était ce soir-là que froid et railleur.
J'étais donc seule, effrayée, et comme ac-
cablée d'émotion et de fatigue. A tout
cela se joignait encore une souffrance aiguë
à la tête, causée par le poids du diadème
que je portais, en sorte que, me sentant
presque défaillir, je me dirigeai vers l'un
des balcons : puis, une fois là, m'aperce-
vant que quelques marches conduisaient à
une vaste loggia, je les descendis rapide-
ment et j'allai, presque en courant, m'as-
seoir sur un banc de pierre placé à la plus
lointaine extrémité de cette terrasse, qui
donnait de ce côté sur une partie du jardin
plus obscure et plus déserte que les
autres.

Là, je respirai. Loin du bruit de la foule
et de l'éclat des lumières, n'entendant plus
que de loin la musique, et revoyant avec
joie, à travers le feuillage, les étoiles paisi-
bles et brillantes, j'enlevai le riche dia-
dème qui me semblait d'un poids si lourd,
et je me sentis soulagée, lorsque le vent du
soir vint rafraîchir mon front et soulever
ma chevelure. J'appuyai ma tête sur mes
deux mains jointes, et ce qui m'avait été
impossible jusque-là, je recueillis un in-
stant mes pensées. Je réfléchis et je priai.
J'étais mariée !—Ma vie passée était

achevée.—Une autre vie, inconnue et nou-
velle, commençait pour moi.—Que me ré-
servait-elle ? Quel serait cet avenir, en
apparence si brillant, en réalité si obscur ?
Je l'ignorais, et j'éprouvais en ce moment
plutôt un vague effroi que de joyeux pres-
sentiments. Pour la seconde fois de la
soirée, la voix de Livia sembla encore re-
tentir à mon oreille ; mais maintenant elle
répétait les mêmes paroles que ma mère ;
il me sembla qu'à toutes les deux je faisais
une promesse à peine comprise de moi-
même, et je murmurai les mots : *Plutôt
mourir !*

La voix de Lorenzo me ramena à moi-
même. Il s'était vite aperçu de mon ab-
sence, car ses yeux m'avaient suivie, et il
fut en un instant près de moi.

Effrayé d'abord à la vue de mes larmes,
de ma chevelure en désordre, et du diadème
posé près de moi sur le banc de pierre, il
se rassura lorsque j'élevai vers lui un re-
gard suppliant, et il me comprit sans que
j'eusse à me donner la peine de parler.

—Pauvre Ginevra ! me dit-il doucement
avec cette expression à la fois caressante
et protectrice qu'il savait si bien prendre.
Oui, tu as raison : cette fête est insensée,
cette foule est odieuse, et on a abusé de tes
forces..... Puis, quelle folie, poursuivit-il,
de cacher ces cheveux d'or et d'accabler ce
front si jeune et charmant de ces lourdes
pierreries ! Tu n'en avais pas besoin ma
Ginevra. Certes, tu étais belle avec cette
couronne, mais tu l'es bien plus ainsi.....
Oh ! ne secoue pas la tête ; laisse-moi dire
maintenant ! Tu n'as plus le droit de
m'imposer silence, et moi j'ai celui de ne
plus t'obéir.

En parlant ainsi, il me ramenait lente-
ment vers la maison. Mais au lieu de
retourner dans les salles encore remplies
de monde, il me conduisit par un autre
chemin à un petit salon de forme circu-
laire, orné avec un soin particulier, et dont
les dorures, les glaces et les peintures ne
semblaient point avoir, comme le reste de
la maison, subi l'effet du temps. Tout ce
qui pouvait lui donner un aspect de somp-
tueux bien-être y était réuni ; et il n'était
éclairé que par la douce lueur d'une lampe
suspendue au plafond. Il y régnait le plus
profond silence.

—Vous êtes ici chez vous, me dit Lo-
renzo en jetant avec négligence sur une
des tables le diadème de diamants qu'il
tenait à la main. Reposez-vous à l'aise.
Vous n'entendrez absolument rien du bruit
de la foule, et c'est à peine si celui de la
musique y parvient encore jusqu'à vous. Je
vous quitte, ma Ginevra, pour aller leur
expliquer votre absence et pour subir seul
jusqu'au bout de la soirée l'étrange corvée
qu'il leur convient de m'imposer, et dont il
faudra bien qu'ils me permettent de vous
affranchir.

(A continuer.)

Acte Concernant la Faillite 1869

ET SES AMENDEMENTS.

DANS L'AFFAIRE DE MALESIPPE PA-
QUETTE, DU VILLAGE ST. JEAN-BAP-
TISTE, MEUBLIER ET NEGOCIANT.

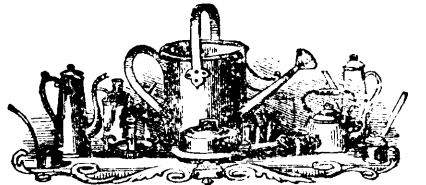
FAILLI :

Je soussigné, ANDREW B. STEWART, de la Cité
et du District de Montréal, Syndic Officiel, ai été
nommé Syndic dans cette affaire.

Les Créanciers sont requis de me présenter leurs
réclamations d'ici à un mois, et sont par les pré-
sentes notifiés de se réunir à mon bureau, bâtisse de
la Bourse, dans la dite Cité de Montréal, MERCRE-
DI, LE DIX-SEPTIEME JOUR DE FEVRIER
PROCHAIN, (A. D. 1875), à trois heures de l'après-
midi, pour l'examen public du failli et pour l'arran-
gement des affaires de la Succession en général. Le
failli est par les présentes notifié d'assister à cette
assemblée.

A. B. STEWART,
Syndic.

6-3-2-76



VITAL GRENIER.

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR,
POSEUR DE TUYAUX A GAZ, APPA-
REILS ET FOURNAISES A VAPEUR.

268, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

Toujours en mains un assortiment considé-
rable de Ferblanterie, Ferronnerie, Bains et Glaciè-
res, Poêles de Cuisine et de Passage. Tout ordre
exécuté avec goût, promptitude et à bas prix.

5-45-13-10.

MAGNIQUES CADEAUX DU JOUR DE L'AN ! !

OVIDE FRECHETTE,
LIBRAIRE-EDITEUR,

CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, H. V., QUEBEC.

Mr. O. FRECHETTE vient de recevoir de Paris
et de Londres un assortiment complet d'articles de
Fantaisie et du dernier Goût pour étrennes de Noël
et du jour de l'An. On trouvera dans sa Librairie
un choix complet de livres d'Eglise très-élégamment
reliés avec agrafes et coins imitant parfaitement l'or
et l'argent, objets de piété en général, Fantaisies
pour étagnères, Statuettes d'un fini irréprochable,
Gravures fines, Chromos Variés, Albums pour Pho-
tographies, Fournitures de Bureaux, Papeterie fine,
Boîtes de Mathématiques, de Couleurs, Plumes et
Porte-Plumes d'or et d'argent, etc., etc. Mr. O.
FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la
Littérature des meilleurs Auteurs Français et An-
glais. Les amateurs du beau, sont instamment priés
de venir visiter cet établissement. 10-49-52-4

Encouragez une Institution essentiellement Canadienne et en de-
hors des combinaisons tendant à élever les taux d'assurance

STADACONA

CAPITAL: \$5,000,000

DIRECTION LOCALE :

THOMAS WORKMAN, Ecr.
AMABLE JODOIN, Ecr., M.P.
MAURICE CUVILLIER, Ecr.
GEO. D. PERRIER, Ecr.
THOS. TIFFIN, Ecr.

Est prête à recevoir des RISQUES contre l'incendie à des conditions exceptionnelles

Les Pertes, quand elles ont lieu, sont payées sans délai.

C. O. PERRAULT, Gérant pour le District de Montréal.

BUREAU : 13, PLACE D'ARMES, MONTREAL

6-3-4-77

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT. \$4,000,000.00

Comptant près de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations, excèdent Sept Cent Mille Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la car-
gaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute
autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure
sont émises à des Taux Speciaux. Les Pertes sont évaluées en équité et promptement payées au Bureau
principal.

DIRECTEURS :—HON. JOHN YOUNG, Président. J. F. SINCENNES, Vice-Président.

ANDREW ROBERTSON, J. R. THIBAUDEAU, L. A. BOYER, M. P.

JOHN OSTELL, W. F. KAY, M. C. MULLARKY, ANDREW WILSON,

Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON, Gérant Général, ALFRED PERRY,
Gérant de la Branche Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS :—BANQUE DE MONTREAL.

BANQUE DU PEUPLE.

5-46-52-1